

PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

LA VÉRITÉ



ORGANE DU GROUPE BOLCHÉVIK-LÉNINISTE de la S.F.I.O. (Anc. Ligue Communiste)

Les ouvriers de Brest et de Toulon montrent la voie de la lutte révolutionnaire

La grève générale est à l'ordre du jour

L'enquête de notre camarade ROUS à Toulon

Les réformistes et les libéraux parlent volontiers dans leurs discours des conquêtes populaires réalisées les armes à la main.

Mais ces gens-là vivent du passé et dans le passé. Ils ne voient pas que dans le présent la bourgeoisie est obligé de conserver sa domination dans la décomposition de son régime, de reprendre ces conquêtes et en particulier les quelques maigres morceaux de pain qu'elles comportent, par des moyens violents, et que la question se pose actuellement pour le prolétariat de les défendre les armes à la main et de vaincre ou de disparaître pour quelque temps dans l'esclavage fasciste.

Les événements de Toulon, constituent une épisode grandiose et aigu de la lutte de classe, entre l'exploité qui défend son morceau de pain et l'exploiteur qui veut écraser la moindre veillée de résistance. De tels conflits indiquent bien que nous sommes entrés dans le plan de la guerre civile.

Des militants se doivent de les analyser sérieusement et d'en apprécier toute l'importance pour se guider et mieux guider le prolétariat dans les batailles futures.

C'est pourquoi, nous sommes allés sur place. C'est pourquoi sur la base des informations et des renseignements recueillis, nous voulons faire tout d'abord un exposé objectif des faits et des événements, puis examiner à la lumière des commentaires de l'ennemi (de la presse bourgeoisie), de la presse ouvrière, des bellicistes eux-mêmes, les leçons révolutionnaires qui en découlent pour toute la situation actuelle.

Les événements à Toulon

Un bref récit de l'émeute a été fait par un combattant, notre camarade Bartoli, du P. S. (section de Toulon), conseiller d'arrondissement de Toulon, qui a assisté de bout en bout aux événements, soit qu'il est pris part au combat aux côtés des ouvriers de l'arsenal soit qu'il est été de par ces fonctions le porte-voix de la colère des ouvriers auprès des autorités officielles.

Le soir du 5 août, au moment de la paye, les 7.500 ouvriers de l'arsenal subissent le coup des nouveaux décrets-lois. Depuis que l'ère des compressions a commencé, la plupart d'entre eux ont vu leurs salaires amputés de plus du quart, tandis que le coût de la vie restait stationnaire. Spontanément les ouvriers décident de réagir et une manifestation s'organise sur la voie publique. Rentrant de leur travail les ouvriers du bâtiment et des industries privées rejoignent les rangs de leurs camarades de l'arsenal. Plus de 8.000 ouvriers sont dans la rue. Le cortège s'ébranle sur les boulevards et passe devant les cafés de luxe où la haute bourgeoisie toulonnaise prend l'apéritif. En passant devant deux de ces cafés (le Cop hardi, Le Banc de la Rade) dont les propriétaires sont des fascistes militaires, les ouvriers sont nargués par des consommateurs hostiles. L'un d'eux cri « Vive le Roi ». L'autre fait le salut fasciste. Une bagarre s'engage sur les terrasses qui furent mises à sac.

Le soir même, la bourgeoisie hurla à l'émeute et provoqua à la répression. Le journal qui a plus ou moins un pied dans le « Front Populaire », « Le Petit Var » qui s'intitule « républicain socialiste », se fit le porte-parole de la bourgeoisie pour demander au sous-préfet de faire venir « la garde mobile ». Cet ordre est immédiatement exécuté et Toulon est aussitôt submergé par les forces policières qui affluent de toute part. Les gardes mobiles caracolent dans les rues toutes les journées du 6, du 7, du 8.

Il paraît, selon l'Humanité, qu'il s'agit là de fils de paysan — tout comme les cosaques — que les ouvriers doivent saluer humblement. Ce n'est pas l'avis des ouvriers de Toulon, pour qui, selon l'expression de Bartoli, le garde mobile représente « le spectre noir ».

Bref, la ville était exactement en état de siège.

Le 8 Août

Au cours de l'après-midi du jeudi 8, les ouvriers avaient décidé de s'associer au deuil de leurs camarades de Brest qui célébraient les obsèques de Baraer, tombé sous les balles du gouvernement Laval-Herriot.

Les ouvriers de l'arsenal débrayent et s'apprêtent à la suspension de 5 minutes lorsqu'ils reçoivent de leurs camarades de la Pyrotechnie, située à 3 kilomètres de l'arsenal, la nouvelle que ceux-ci descendent en cortège vers la ville. Alors les ouvriers de l'arsenal décident

de sortir pour rejoindre leurs 1.500 camarades de la Pyrotechnie. A peine sortis les ouvriers sont violemment sabrés et dispersés. Néanmoins ils réussissent par petits paquets à s'échapper et à se rassembler aux abords de la place du Théâtre, non loin de l'Hôtel de Ville, où se trouvaient massées les troupes du « service d'ordre ». Des charges se multiplient de plus en plus violentes. On brutalise des femmes et des enfants. La garde mobile charge à coup de crosse.

Le camarade Bartoli est arrêté, puis dégagé. Les manifestants arrêtés sont l'objet de violences inouïes. C'est alors qu'une délégation composée, notamment, du camarade Bartoli, conseiller d'arrondissement, et du camarade Canega, conseiller d'arrondissement socialiste, qui fut lui aussi un combattant courageux et plein de sang froid, se rend chez le préfet pour le mettre en présence de ses responsabilités. Il lui est nettement spécifié que s'il ne fait pas partie du service d'ordre de police il portera la responsabilité du sang versé.

Au dehors la bataille continue. A 6 h. 1/4, on annonce de nombreux blessés et un mort. Les combats sont transportés dans les petites rues adjacentes rue Jean-Jaurès, puis rue du Canon. A 7 h., des inspecteurs de la sûreté sortent leurs revolvers et tirent. Les manifestants tendent toujours à refuser rue du Canon. Le commissaire Luccini vide des chargeurs entiers sur les manifestants. Les agents de Toulon et notamment les numéros 109, 113, 114, se font remarquer par leur cruauté. Ils sont excités par les chefs de Moucault, Letenaud, Rablo.

Dans la nuit

A 8 h. 5 la garde mobile charge avec le mosqueton. Jusqu'alors les ouvriers avaient répondu avec des pavés, en désarmant les agents ou en désarçonnant les gardes.

Mais devant les balles qui crépitaient sur les devantures, qui balaien les rues et les couloirs ils vont se décider à opposer leurs armes à celles de la police. Et on voit des ouvriers remonter chez eux puis descendre en cote bleue le revolver au poing. De 9 h. à minuit, les rues de l'Unité, les passages de la place Camille Ledeau, et principalement la rue du Canon furent le lieu de combats héroïques, dans la nuit la plus noire. Aux dires des témoins et du « Petit Var » sept à huit mille coups de feu ont été tirés là.

Les manifestants combattaient par groupe de vingt à trente, et harcelaient les troupes policières. Un groupe de jeunes a réussi par ce procédé de la guérilla à entraîner jus-

qu'au haut de la ville un fort contingent de policiers et à le disperser.

La police tirait à jet continu. La police locale en particulier dont chaque agent était armé de deux revolvers, l'un de type non réglementaire moyen belge d'Herstal, avec des balles de 5. C'est une de ces balles qui a tué notre camarade Ercoli. De temps en temps les réflecteurs de la Marine éclairaient la rue du Canon. On voyait alors des policiers tirer dans les corridors ou aux fenêtres et des ouvriers entre deux fusillades lancer des grêles de pierres en s'aidant de plaques de fonte.

Des témoins auraient vu aussi des mitrailleuses balayant la rue.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

Au cours de la nuit, l'Etat-Major de la répression, se sentant littéralement débordé, avait fait appel à la Marine, mais ils n'ont obtenu qu'un secours tout à fait épisodique des chefs. Les matelots du Jean Bart et du Béarn se sont rebellés et ont mis la croix au bord.

Les derniers combats prirent fin vers 3 h. du matin.

Avant de passer aux commentaires, il importe de noter quelques faits significatifs.

volution socialiste et la dictature du prolétariat ne peut dissimuler le caractère réel, c'est-à-dire pacifiste, de la politique du S.A.P., qui veut rassembler « toutes les forces » pour le désarmement et pour la paix et créer pour cela un « comité mondial ». Celui qui prêche que les impérialistes peuvent — sous la « pression » des masses — désarmer pacifiquement, nie par cela même la nécessité de la révolution prolétarienne. Car, quelle révolution peut-il y avoir contre la bourgeoisie désarmée ? Au pacifisme dans la politique extérieure correspond inévitablement le pacifisme dans la politique intérieure. Quelqu'un peut nous jurer solennellement qu'il est matérialiste; si pour assurer le salut de son âme il va à l'église à Pâques il reste pour nous une lamentable victime du clergé. Celui qui joint les phrases sur la révolution sociale à des supplications pacifiques en faveur du désarmement, celui-là n'est pas un révolutionnaire prolétarien, mais une pitoyable victime de la superstition petite-bourgeoise.

N'y a-t-il pas, pourtant — nous répliquons souvent — dans le S.A.P. et dans les organisations analogues de bons ouvriers d'esprit révolutionnaire qu'il y a dans le S.A.P. et les organisations semblables des ouvriers qui ne sont pas contents de la politique chancelante et évasive de leur direction. Mais la meilleure façon d'aider les éléments susceptibles d'évoluer, c'est de mettre à nu sans pitié la politique fausse de leur direction. Il est vrai, au premier moment, même les éléments progressifs se sentent heurtés. Néanmoins, la critique se grave dans leur conscience. Puis viennent de nouveaux faits qui confirment notre critique. Et enfin, l'ouvrier révolutionnaire honnête se dira : Les léinistes avaient tout de même raison, il faut que j'aille avec eux. C'est toujours ainsi que s'est accompli le développement d'un parti révolutionnaire. C'est ainsi encore que la chose se passera cette fois-ci.

JEUNES CAMARADES ET AMIS !

Ce n'est pas par une haine « fanatique » et encore moins par une hostilité personnelle que nous combattions tout ce qui est équivoque, confus et ambigu. Notre époque cruelle ménage très peu la sentimentalité, l'indulgence personnelle et autres belles choses semblables. Ce qu'elle exige, c'est un programme juste et une volonté de fer de vaincre. À l'égard des masses qui ne font que chercher une direction révolutionnaire, nous devons faire preuve de la plus grande patience, de la plus grande attention. Il faut leur exposer tout et mille fois les principes révolutionnaires à la lumière des événements du jour. Mais envers ceux qui se présentent aux masses comme des chefs et déplient un drapeau à eux, nous devons avoir des exigences sévères. La première, c'est la clarté.

Ceux qui s'arrêtent à mi-chemin, les centristes, les pacifistes peuvent, pendant des années, végéter, publier des journaux, convoquer des conférences, même avoir momentanément certains succès organisationnels. De grands tournants historiques, cependant — guerre, révolution — font écrouler de tels partis comme des châteaux de cartes. Au contraire, les organisations qui, par une aiguë lutte intérieure et extérieure sont arrivées à une clarté révolutionnaire réelle et à une conscience de leur but, aboutissent précisément dans les situations historiques critiques d'un seul coup au plus large déploiement de leur puissance. Alors le philistine de gauche les acclame, alors le philistine de droite les acclame, sans pourtant comprendre que le « miracle » du succès n'a été possible que par un travail préparatoire lent de longues années et que l'impossibilité marxiste a été la meilleure arme de ce travail préparatoire.

Dans toute grande lutte idéologique il y a des copeaux et des éclats. Les centristes se servent de préférence de ce pitoyable matériel pour détourner l'attention de ce qui est important, décisif. Les jeunes ouvriers qui veulent penser doivent apprendre à mépriser la manière cancanière, philistine, méchante et impuissante des centristes. Vous devez aller au fond des choses ! Les questions les plus importantes pour la formation du révolutionnaire prolétarien sont à présent : l'attitude envers la guerre et la position envers la IV^e Internationale. Ces questions, vous devez les poser dans toute leur envergure ! Nous, bolchéviques-léninistes, nous avons édité, il y a plus d'un an, la brochure La IV^e Internationale et la guerre. Prendre sérieusement connaissance de ce document programmatisant, c'est là le premier devoir de tout révolutionnaire qui veut se faire une opinion indépendante. Ne perdez donc pas de temps, étudiez, réfléchissez, discutez honnêtement, aspirez inlassablement à la clarté révolutionnaire !

Salut fraternel.

Le 22 juillet 1935.

L. TROTSKY.

Pour coordonner le travail parmi les paysans

ON NOUS COMMUNIQUE

Sur l'initiative de plusieurs militants paysans, une organisation est en cours de constitution. Elle se propose — sans contrarier en rien le recrutement et l'action des syndicats agricoles — le regroupement des masses paysannes sur une base antifasciste et revendicative.

La guerre des classes s'allume en France

Notre enquête à Toulon — La presse bourgeoise — L'attitude de « l'Humanité » et du « Populaire » — Ce que disent les combattants

(Suite de la page 1)
extrait du « Petit Var ». En premier lieu concernant les victimes :

Morts :

Liraud Georges, batelier, né le 26 juillet 1910 à Limoges, rue de l'Unité (balle dans la tête) ; Ercoli Henri, encaisseur à la Coopérative des pêcheurs, place Poissonnerie (poitrine perforée par balle revolver).

Blessés civils hospitalisés :

Doumiae Aissa, né le 19 janvier 1902 à Constantine, rue Pasteur ; Thomasset, balle poitrine, moelle épinière ; Naudin Joseph, 30 ans, ouvrier boulanger, place à l'Huile, très sérieux, balle poitrine ; Brignoli Pierre, né à Parme (Italie), 5 août 1898, rue du Caen, 10.

Blessés civils non hospitalisés :

Tirel Pierre, 33 ans, 4, rue Brunetière ; Ferlicelli Paul, ouvrier du port, Pont-de-Bois ; Demarais Michel, 43 ans, boucher chez Gensoul à l'Escailleur ; Receveur Léon, 19 ans, villa Lorraine, Escailleur ; Chazale, greffier tribunal ; une dizaine de blessés qui ne se sont pas fait connaître.

M. le professeur Sérèle a reçu une balle qui lui a traversé le mollet ; de plus il porte au front le sillon sanglant d'un projectile qui eut pour lui le tuer net.

En deuxième lieu les arrestations : Il y a eu 73 arrestations durant les journées et la nuit d'avant-hier et d'hier.

33 individus ont été libérés après examen de retraitement.

22 ont été placés sous mandat de dépôt par le Tribunal correctionnel.

38 autres sont encore écrasés.

Parmi eux on compte 13 ouvriers de l'arsenal et de nombreux jeunes gens, cinq de 18 ans et deux de 16 ans.

Enfin dans le lot des incarcérés figurent un Italien, un Belge, un Espagnol et un Polonais.

De telles informations n'empêchent pas le même journal d'écrire : sait-on que le plus fort des individus arrêtés ont un lourd passé ?...

« Disons-le, car nous devons la vérité, le personnel ouvrier redoute d'être confondu avec cette lie des ports, que l'on retrouve aux heures méchantes des grandes citées. Il ne saurait être non plus assimilé aux Italiens, Polonais, Belges et à ces colorés, fruits de croisement de toutes les races méditerranéennes et qu'on retrouve trop souvent, dans les remous sociaux ! »

Nous voici entrés de plein pied sur le terrain des « commentaires ». Pour dégager la véritable signification de l'émeute, l'examen critique des différentes versions s'impose : celle de bourgeoisie ; celle du Popu et de l'Hum ; celle des bellégants eux-mêmes, camarades de Toulon.

La version de la bourgeoisie

Nous allons citer les nouveaux extraits les plus typiques.

Le « Journal » de Paris dit ceci :

Les actes déplorables et douloureux dont Toulon vient d'être le théâtre ne peuvent, équitablement être imputés aux ouvriers, ni à leurs syndicats : Ils furent l'œuvre d'une tourne malsaine de jeunes dévoyés, visant simplement au pillage.

Le « Matin » parle de la « racaille » des faubourgs :

Paris, 10 août. — L'envoyé spécial du « Matin », à Toulon, déclare :

Si importantes et si intempestives qu'auant été les manifestations des ouvriers de l'arsenal et de la pyrotechnie de jeudi après-midi, elles n'ont été que l'occasion recherchée par cette infâme racaille dont le vieux Toulon, ses faubourgs et ses environs sont, hélas ! infestés.

Etrangers sans nationalité bien précise, éternels chômeurs, vagabonds et repris de justice « sidis » inquiétants. Tout un peuple indéterminé vit là au jour le jour, ne traînant que par aventure, logé à l'enseigne commune de l'envie, de la paresse et de la crasse.

LE PETIT PARISIEN (sans signature) :

Il ne fait pas de doute qu'à Toulon comme à Brest, le mécontentement contre les décrets-lois a été à l'origine des incidents. Il apparaît toutefois, que c'est l'exploitation de ce mécontentement par des individus complètement étrangers au corps des ouvriers des arsenaux, qui a donné à l'agitation le tour grave qu'elle a pris à Toulon notamment.

Pour donner plus de relief à cette thèse le « Petit Var » imprime en gros caractère : « Les syndicats ouvriers du port ont tenu à se désolidariser publiquement des émeutiers ». « Le désarroi des ouvriers du port ».

Notons en passant que les syndicats ouvriers locaux ont démentis de telles formations. Il suffirait, pour montrer le néant de la thèse bourgeoisie, de relire ses propres communiqués officiels sur les victimes et sur les arrestations. Mais il importe de bien sai-

sir la signification du mensonge bourgeois. Sa caractéristique est qu'il tend à nier la lutte de classe.

L'émeute est le fait des éléments troubles. Un point, c'est tout. Il faut masquer à tout prix la bataille ouvrière pour les salaires, son caractère physique aigu, et le remplacer par des histoires sur la lie des ports.

Ce qu'écrivent la presse « ouvrière »

La presse bourgeoise parle ainsi parce que sa mission est de salir ou de nier tout effort de la classe ouvrière dans la voie du combat révolutionnaire. C'est normal. La bourgeoisie est l'ennemi naturel de la classe ouvrière et se conduit en ennemi.

C'est pourquoi la simple logique voudrait que l'opinion inverse fut soutenue par les journaux qui ont pour mission de défendre les intérêts du prolétariat, c'est-à-dire de la classe qui veut l'anéantissement de la bourgeoisie. La réponse peut consister simplement en quelques citations :

« L'explication de P.V.C. est claire :

L'HUMANITE (P. Vaillant-Couturier) :

Pour bien provoquer, il faut être deux. D'un côté la force armée, de l'autre ce qu'on appelle les « éléments troubles ». Or, les ports de mer, comme toutes les grandes villes, sont infestés de ces personnages vivant en marge du travail, des « tricards » le plus souvent qui, tolérés, servent d'indicateurs à la police. C'est dans ce monde que se recrute en général, parce qu'ils sont sans convictions et avides d'argent, les hommes de main au service des fascistes.

Exemple : Carbone et de Lussats, provocateurs du 6 février. On peut constater que, dans les événements tragiques de Toulon et de Brest, le drame a été déclenché chaque fois comme si une main invisible mettait le contact là où il fallait et quand il fallait.

L'appel signé du P.C. souligne et renforce cette « explication » :

La provocation est évidente

Ce sont les hommes du 6 février qui jouent à Brest et à Toulon le rôle de provocateurs.

Ils attaquent les soldats, les gardes-mobilisés, les agents de police et ils veulent faire croire que les travailleurs agissent de la sorte, alors que ces derniers, qui considèrent les soldats comme des frères, ne veulent nullement tenir les gardes-mobilisés, fils de payans ou d'ouvriers, pour des ennemis.

Ils propagent des fausses nouvelles, essaient de tromper les ouvriers et de les faire tomber dans le piège de leurs provocations.

Ils outragent le drapeau tricolore que les travailleurs placèrent à la tête de leurs cortèges, à côté du drapeau rouge, le 14 juillet dernier.

Et ces provocateurs sont les protégés de M. Laval qui, le 14 juillet, demanda au comité de La Rocque de défilé à l'Arc de Triomphe.

Les hommes du 6 février qui, aujourd'hui à Brest et à Toulon, comme hier à la place de la Concorde, jouent du revolver, font leur

Les ouvriers rejettent avec dégoût les calomnies infâmes des stalinistes

Le journal des bureaucraties stalinistes français, L'Humanité du 12 et du 15 août 1935, et celui des bureaucraties stalinistes d'Italie, La Difesa de la semaine dernière, publient des articles sur l'assassinat du fonctionnaire du Parti communiste d'Italie, selon lesquels Guido Beiso — le meurtrier de Montanari — serait un « trotskiste notoire ».

Nous démentons de la façon la plus formelle et catégorique l'affirmation des journaux de la bureaucratie staliniste avec lesquels il n'a jamais eu de contacts, ni directs, ni indirects, quels qu'ils soient.

Nous demandons qu'une Commission d'enquête soit constituée sans délai, avec les représentants de toutes les organisations se réclamant de la classe ouvrière et du mouvement antifasciste, pour faire la lumière nécessaire soit sur Beiso, soit sur les affirmations mensongères de la presse de la bureaucratie staliniste.

Le problème de la provocation policière est trop grave pour que l'enquête la plus scrupuleuse et sévère ne soit faite de façon à découvrir qui sont les provocateurs et leurs complices.

Pour le Secrétariat du Groupe B.L. d'Italie, GIULIO.

**

Le démenti de nos camarades italiens ne pourra être plus catégorique.

La presse de la bureaucratie staliniste spécialisée dans le mensonge et la calomnie contre les militants révolutionnaires, cherchera en vain de faire le brouillard sur ce regrettable incident qui, de nouveau, frappe l'émigration italienne. Nos camarades italiens demandent une Commission d'enquête. Les bureaucraties stalinistes se déroberont-ils ? Ça serait une nouvelle preuve de leur veulerie et de leur lâcheté. En tout cas, la seule lecture des versions différentes données par la presse staliniste sur les positions politiques et sur la participation aux réunions du meurtrier Guido Beiso, sont plus que suffisantes pour éclairer tout ouvrier honnête sur la cuisine ignoble tentée par les bureaucraties stalinistes.

besogne d'incendiaires et provoquent des collisions sanglantes, sont les ennemis publics dont les agissements remplissent d'aise Hitler et ses pareils.

Léon Blum donne une version non différente dans le « Populaire » :

A Toulon comme à Brest le sang a coulé. Toulon comme Brest a ses morts et ses blessés. Jusqu'à quand le gouvernement tolérera-t-il cette surenchère dans la stupidité et dans la brutalité ?

Je le sais bien. Dans les deux ports on a relevé les mêmes incidents louches.

Les « jeunes communistes » dont parlent avec horreur les correspondants de la presse officieuse sont vraisemblablement, pour une large part, d'autant Jeunesse Patriotes et de glorieux volontaires nationaux. Le témoignage de notre camarade Albert Lamboray — qui poursuit si courageusement son enquête en dépit de ses deux blessures à coups de crosse — est déjà probant par lui-même, et je ne doute pas que les commissaires désignés hier par la délégation des gauches et qui seront sur place dès ce matin, rapporteront là-dessus un dossier irrécusable.

Je sais tout cela. Je sais aussi qu'à Brest et à Toulon, comme dans tous les grands ports, comme dans toutes les grandes villes, il y a une pègre, une lie humaine, prête à exploiter et à safrir les mouvements ouvriers. N'importe, à l'origine du drame de Toulon comme du drame de Brest, il y a l'autorité gouvernementale,

Les citations de l'Hum et du Popu ont été lues et peuvent être contrôlées par tout le monde.

L'indignation ou la révolte de tout esprit soit peu imprégné de la notion des intérêts prolétariens, a été la première réponse qui leur fut faite.

Il faut maintenant se demander : la thèse de la bourgeoisie et la thèse des deux journaux « officiels » des deux partis ouvriers sont-elles au fond, sensiblement différentes ?

La réponse est donnée par les textes eux-mêmes. Mieux que tout commentaire ces textes jugent le contenu « des conceptions » du Front populaire. C'est bien ce que nous avons dit : par les radicaux, le Front populaire est lié à la bourgeoisie. La collaboration de classe tel est le terrain sur lequel nous entrons entraînés les dirigeants réformistes et stalinistes. P.V.C. qui n'a plus ni pu de nous mêmes, n'a sénècement du ridicule, ose écrire : « Le Parti radical — le grand parti des Français moyens — a pris la position du bon sens et de la probité politique ». Un pied dans les décrets-lois sanglants, l'autre dans le Front populaire, voilà qui est pour les chefs stalinistes le modèle de la « probité politique ». Il est vrai que ces gens-là, pratiquent, maintenant la probité à la manière des radicaux : un pied dans l'union sacrée, l'autre dans le prolétariat.

En présence d'événements aussi grandioses que ceux de Toulon, nous n'hésitons pas à écrire que l'attitude des chefs stalinistes et réformistes constituent le prélude de la traîne décisive qu'ils nous préparent. Le devoir des révolutionnaires est d'attirer l'attention des ouvriers sur une telle attitude.

Au moment où apparaissent les premiers éclairs de la révolution, les dirigeants du P.C. disent « c'est là l'œuvre d'éléments louches ». Les ouvriers eux ne veulent pas faire le moindre mal à la bourgeoisie ». C'est le langage des Noske et des Scheidemann.

Ceux qui se sont battus nous disent....

Nous n'avons pu arriver à Toulon qu'après les obsèques des camarades Ercoli du P.S. et Liraud inorganisé, tombés en héros au champ de la guerre civile.

Le premier militant rencontré était un membre du parti. Quelle est son opinion sur les articles du Popu et de l'Hum ? La voix : « Le Petit Var », le « Populaire », l'« Humanité », c'est à peu près la même chose ».

A la Bourse du Travail, se trouvent de nombreux ouvriers. Nous rencontrons le camarade Canesa, conseiller d'arrondissement.

<p

Lettre de Marceau Pivert « ETIQUETTES » et « NUMEROS »

Aux camarades frappés par le Congrès National des Jeunesse de Lille le 30 Juillet 1935

J'apprends par le Populaire la décision qui vous frappe et les circonstances qui l'ont précédée. Je regrette de ne pouvoir me rendre à Paris pour vous aider à obtenir réparation de l'injustice qui vous frappe. Je suis pleinement solidaire de tous ceux qui sont ainsi exclus du mouvement des Jeunesse, auquel ils ont le droit absolu de participer. Je suis solidaire parce que c'est la première fois, dans le Parti, qu'on chasse des camarades qui n'ont fait que servir l'idéal socialiste, avec, sans doute, des maladresses mais avec des résultats tangibles : le développement de leur organisation. Je suis solidaire parce que je crois déceler dans cette opération une signification politique extrêmement grave, qui doit dresser à vos côtés tous ceux qui se réclament sincèrement et non en phrases de l'unité révolutionnaire.

L'unité révolutionnaire sans des camarades comme Fred Zeller ou Makarovski, membre de ma section, c'est un mensonge. Le geste de scission accompli par des camarades qui ont été artificiellement dressés contre vous et qui n'ont pas compris sa portée (ou qui ont utilisé vos erreurs) peut avoir des répercussions désastreuses non seulement pour le Parti, mais pour l'ensemble du mouvement ouvrier.

La première chose que je vous demande, c'est de ne rien faire pour l'aggraver : demander à vos camarades restés dans l'organisation de se consacrer néanmoins au développement des Jeunesse. N'abandonnez rien de vos idées. Vous avez le droit d'être en désaccord avec un majorité.

Vous avez le droit de défendre des conceptions qui vous sont chères. Pour cela, immédiatement, les portes du Parti vous sont ouvertes. Ne vous découragez pas, vous ne serez pas seuls à défendre le droit des minorités à vivre dans un parti démocratique comme le nôtre. Et tout de suite rédigez un appel au Parti qui doit amener le Parti, s'il est vraiment fidèle à sa structure à rapporter une décision inadmissible. Cet appel doit être suspendu et vous permettre de continuer votre travail pratique, sans interruption, au sein de l'Entente de la Seine, si toutefois, ce que j'espère bien, la majorité que vous aviez acquise vous reste fidèle.

C'est pour vous aider, si vous le jugez utile dans votre défense, soit en utilisant ces lignes, soit en vous en inspirant pour adresser votre appel au Bureau fédéral et au Bureau du Parti que je m'efforcerai de discuter les griefs qui vous ont été adressés.

LE PROBLEME DES FRACTIONS

Lagorette a condamné les fractions et proposé de les dissoudre. Cela n'est pas nouveau. A certain congrès fédéral de Montrouge les adultes l'ont entendu faire une attaque extrêmement vive et blessante pour notre fraction de la Bataille socialiste... Est-ce à dire qu'il n'appartient à aucune fraction dans le Parti ? Je ne veux pas l'examiner, ni analyser les raisons d'une telle position. Je dis tout simplement que c'est un droit strict pour les camarades du Parti et des Jeunesse qui pensent de telle ou telle manière de se réunir, de se concerter pour développer leur propagande de tendance, de visiter les groupes, de rechercher des votes à la veille des Congrès, de désigner leurs hommes de confiance pour les fonctions dans le Parti. Vous avez le droit de revendiquer cette faculté, rien de plus : il n'est pas possible d'aller plus loin, c'est-à-dire, jusqu'à l'extériorisation officielle (bien qu'en fait on se dépouille difficilement dans l'action publique de ses préférences de tendances). Mais cela, c'est ce que nous avons toujours fait dans toute la vie du Parti. C'est ce que nous avons toujours fait à l'occasion de batailles décisives contre le ministérialisme et nous l'avons pratiqué avec Paul Faure, avec Zyromski, avec Louis Lévy, avec Séverac, sans jamais penser que cela pourrait un jour être un motif d'exclusion... pour une autre fraction que la nôtre.

Aussi j'ai lu avec tristesse la question de Mireille Osmir : « Renoncez à l'activité fractionnelle » et cela individuellement. Qu'est-ce que cela veut dire ? Moi, je ne signerai jamais cela. Je dis plus précisément : à l'heure où l'unification totale extérieure approche c'est un droit encore plus précieux pour toutes les minorités sous la seule réserve que les fractions n'entrent pas le fonctionnement régulier du Parti. J'ai toujours vu lutter contre les tendances et les fractions des camarades confus, sans position doctrinale solide et le plus souvent embarrassés par l'obligation du choix que l'existence des fractions impose.

Vous avez donc le droit de justifier votre appel au Parti par ce respect de la pratique constante de la vie intérieure du Parti.

De ce point de vue la « dissolution du groupe bolchévik-léniniste » n'a pas de sens, si l'on ne dissout pas en même temps les autres fractions officielles ou occultes... mais alors il y a impossibilité à appliquer une telle décision.

Reste la qualité particulière du groupe bolchévik-léniniste et ici je dirai tout net quelle erreur psychologique a été commise par ceux d'entre vous qui s'en réclament. Incontestablement il y a ici une confusion et ceux qui vous ont exclu ont utilisé l'arme que vous leur avez tendue : si vous êtes fidèles au bolchévisme initial, vous

n'acceptez pas la structure démocratique du Parti, l'égalité pour toutes les tendances et pour tous les militants. On vous prête donc l'intention, qui a été longtemps celle du Parti Communiste de « noyailler », de démolir l'organisation socialiste pour la faire passer sous notre direction, mais avec une autre structure. Toute la confusion exploitée contre vous vient de là. Et il faudra la liquider (comme les B. L. adultes devront aussi la liquider) sous peine de laisser sans issue le présent conflit. Le Parti socialiste a, en effet, lutté victorieusement contre toutes les tentatives de noyaillage du P.C. Il est instinctivement dressé contre toute apparence de renouvellement de plumage de la volaille. Mais je n'ai jamais compris votre retour au Parti comme une opération de cette nature. Vous auriez certainement évité l'exploitation de votre étiquette contre vous-mêmes, si vous aviez proclamé votre volonté de vous soumettre aux règles de propagande intérieure au même titre et avec les mêmes droits que les autres courants d'opinion dans le Parti. C'est un des points sur lesquels vous devriez insister. Et, si même, pour que vous puissiez obtenir satisfaction, l'étiquette bolchévik-léniniste ou trotskyste devait disparaître de la circulation, je suis certain que vous n'hésitez pas à la changer... L'essentiel n'est pas de porter sur le nombril l'étiquette d'un nom prestigieux, mais de s'appliquer à suivre les enseignements qu'il comporte.

Mais tout cela ne s'applique même pas aux camarades comme Fred qui ne sont pas du groupe bolchévik-léniniste, du moins à ma connaissance ! Pour ceux-là la mesure est encore plus inavouable et prend un tel caractère que toutes les minorités menacées au même titre doivent se dresser, solidaires !

SUR LE CARACTÈRE « ILLEGAL » DE L'EXCLUSION

Je soutiens maintenant que l'exclusion votée par la Conférence Nationale des Jeunesse est incompatible avec les Statuts du Parti. Il n'appartient pas à un congrès de se transformer en Haute-Cour et de condamner (alors qu'il n'a eu ni instruction ni défense et que les délégués au Congrès ne sont pas des juges). Du haut en bas, dans le Parti, ce sont des commissions de conflits qui jugent. Voilà l'argument juridique qu'on a toujours opposé à nos demandes d'exclusion des traitres du Parti. C'est pourquoi, actuellement, le Bureau fédéral de la Seine, qui a demandé l'exclusion de Poggioli... mais qui le voit toujours à la tête des municipalités socialistes malgré une indiscipline grave dans l'action électorale, ne peut pas sans une partialité, contre laquelle je me révolte d'avance, appliquer à votre égard une décision inapplicable. Quand une commission des conflits statue, il y a possibilité d'appel devant une commission supérieure. Cet appel fait qu'un citoyen notoirement disqualifié comme Duchanel a encore sa carte du Parti. On ne peut donc pas considérer votre exclusion comme définitive, même des Jeunesse, car il n'est pas possible d'imaginer pour l'organisation des Jeunesse des règles disciplinaires différentes de celles du Parti. Or, celles-ci sont particulièrement indulgentes pour les négociés et les traitres. Marquet n'a pas été exclu, Bouisson non plus, Compère Morel non plus (il va même rentrer, j'espère à ce propos, que Lagorette reprendra la demande d'exclusion contre ce citoyen, qu'il avait accepté de signer avec Périard et moi).

Pour des camarades qui sont soucieux de maintenir les Jeunesse sur leur terrains propre, je pense que le geste accompli manque de pondération. Il aurait fallu commencer par déclarer irréversible une motion d'exclusion, car on ne sait jamais où cela peut conduire. Si dans un groupe, si dans une Entente, une majorité bolchévik-léniniste prononçait comme répétailles l'exclusion de telle ou telle minorité, comme étant contre-révolutionnaire et infidèle aux véritables bases fondamentales de l'action socialiste, où irions-nous ? Je me dresserai de la même manière contre cette conception sectaire, et c'est pourquoi je m'éleve avec indignation contre le sectarisme de la majorité de la conférence : tel adversaire de tendance est encombrant ! Je le supprime (c'est trop facile !). Je pense que beaucoup de jeunes camarades qui ont voté votre exclusion (ou dont on utilise les mandats dans ce but) regretteront le geste déplorable qui vient d'être accompli.

Quant au rédacteur du Populaire, Daniel Mayer, qui était un de ses amis, je considère que son commentaire méprisant est une indignité. Non ! Ce n'est pas la mode qui nous a amené des jeunes combattants comme ceux que je connais bien et que j'ai vu à l'œuvre dans l'action directe et ce n'est pas la mode qui les reprend. C'est une mauvaise opération intérieure que nous serons un certain nombre, j'en suis sûr, à relever comme il convient.

LES MOTIFS DE L'EXCLUSION

Il y a dans la motion d'exclusion des considérants inacceptables et d'autres qui seraient justifiés, mais que je persiste à penser inapplicables à votre cas.

Se déclare pour la IV^e Internationale ? C'est le droit des militants et des jeunes d'apprécier l'état actuel des deux Interna-

AU SUJET DE LA LETTRE DE MARCEAU PIVERT AUX CAMARADES FRAPPÉS PAR LA CONFÉRENCE NATIONALE DES JEUNESSES SOCIALISTES DE LILLE.

par L. TROTSKY

La lettre de Marceau Pivert sur les exclusions des chefs de la Jeunesse révolutionnaire de la Seine, malgré le but louable de cette lettre, renferme un certain nombre d'idées inexactes, qui, dans leur développement, peuvent conduire à de sérieuses erreurs. Prévenir les jeunes camarades contre ces erreurs est le vrai devoir d'un marxiste.

Pivert lui-même accuse nos amis de commettre une grande « erreur psychologique », en prenant le nom de bolchéviks-léninistes.

Puisque le « bolchévisme initial », selon Pivert, niait la structure démocratique du parti, l'égalité (?) pour toutes les tendances, etc., par leur nom même les bolchéviks-léninistes donnent à la bureaucratie du Parti une arme contre eux-mêmes. En d'autres termes : l'« erreur psychologique » consiste en une adaptation insuffisante à la psychologie de... la bureaucratie du Parti.

Le jugement de Pivert représente une « erre

ur politique » très sérieuse, et même une série d'erreurs. Il n'est pas vrai que le « bolchévisme initial » niait la structure démocratique du parti. J'avance l'affirmation absolument contraire : il n'y a pas eu et il n'y a pas de parti plus démocratique que celui de Lénine. Ce parti s'était formé par en bas, il dépendait seulement des ouvriers avancés. Il ne connaît pas la dictature cachée, masquée, mais d'autant plus néfaste, des « amis » bourgeois du prolétariat, des parlementaires carrières, des maires affaires, des journalistes de salons, de toute cette confrérie parasitaire, qui permet à la base du Parti de parler « librement », « démocratiquement », mais se maintient elle-même avec ténacité à l'appareil et, en fin de compte, fait tout ce qu'elle veut. Ce genre de « démocratie » dans le parti n'est rien d'autre qu'une copie de l'état démocratique bourgeois, qui lui aussi permet au peuple de parler « librement », mais laisse le pouvoir réel à une poignée de capitalistes. Pivert commet une très grande erreur politique en idéalisant et en embellissant la « démocratie » hypocrite et mensongère de la S.F.I.O., qui en fait freine et paralyse l'éducation révolutionnaire des ouvriers, en étouffant leur voix par le cheur des conseillers municipaux, des parlementaires, etc., qui sont imprégnés jusqu'à la moelle d'intérêts petits-bourgeois égoïstes et de préjugés réactionnaires. La tâche du révolutionnaire, même si la marche du développement le contraint à travailler dans la même organisation que les réformistes, ces exploiteurs politiques du prolétariat, consiste non pas à prendre une attitude de protégé et à faire sienne à l'égard des agents de la bourgeoisie une amitié mensongère, mais à s'opposer en face des masses le plus clairement, le plus aigulement, avec implacablement possible, aux opportunistes, aux patriotes, aux « socialistes » absolument bourgeois. Ceux qui choisiront et qui trancheront seront en fin de compte non pas les Blum et les Zyromski, mais les masses, les millions d'exploités. C'est sur eux qu'il faut s'aligner, c'est pour eux qu'il faut bâtir un parti. Le malheur de Pivert, c'est que jusqu'à maintenant il n'a pas rompu le cordon ombilical qui le relie au petit monde des Blum et des Zyromski. A chaque occasion nouvelle il regarde ses « amis » et leur tâche avec inquiétude le poul. C'est cette politique — fausse, illusoire, non-réaliste — qu'il réclame des bolchéviks-léninistes. Ils doivent, voyez-vous, renoncer à leur propre nom. Pourquoi ? Est-ce que ce nom effraie les ouvriers ? Au contraire. Si les soi-disant « communistes », malgré toutes les trahisons et toutes les crimes qu'ils ont accomplis, retiennent sous leur drapeau une partie importante du prolétariat, c'est uniquement parce qu'ils se présentent aux masses comme les porteurs des traditions de la révolution d'Octobre. Les ouvriers ne craignent ni le bolchévisme ni le léninisme. Ils se demandent seulement (et ils font bien) : sont-ils les véritables bolchéviks ou des faux ? Le devoir des révolutionnaires prolétariens conséquents est non pas de renoncer au nom de bolchéviques, mais de montrer en fait aux masses leur bolchévisme, c'est-à-dire l'esprit de conséquence révolutionnaire et le dévouement absolu à la cause des opprimés.

Mais pourquoi donc — insiste Pivert — se coller sur le nombril une étiquette (?) au lieu de « suivre les enseignements qu'elle

comporte » ? Or, Pivert lui-même ne porte-t-il pas l'« étiquette » de socialiste ? Dans le domaine de la politique tout comme dans les autres domaines de l'activité humaine, il est impossible de procéder sans « étiquettes », c'est-à-dire sans dénominations et qualificatifs aussi précis que possible. Le nom de « socialiste » est non seulement insuffisant, mais absolument trompeur, car s'appellent « socialistes » en France tous ceux qui en ont envie. Par leur nom les bolchéviks-léninistes disent à tous et à chacun que leur théorie, c'est le « marxisme » ; que c'est non pas le « marxisme » dénaturé et prostitué des réformistes (à la Paul Faure, J. Longuet, Séverac, etc.), mais le véritable marxisme restauré par Lénine et appliquée par lui aux questions fondamentales de l'époque de l'imperialisme ; qu'ils s'appuient sur l'expérience de la révolution d'Octobre, développée dans les décisions des quatre premiers Congrès de l'Internationale Communiste ; qu'ils sont solidaires avec le travail théorique et politique accompli par l'« opposition de gauche » de l'Internationale Communiste (1923-1932) ; enfin, qu'ils se tiennent sous le drapeau de la Quatrième Internationale. En politique, le « nom », c'est le « drapeau ». Celui qui renonce aujourd'hui à un nom révolutionnaire pour le bon plaisir de Léon Blum et consorts, c'eulà renoncer aussi facilement demain au drapeau rouge pour le drapeau tricolore.

Pivert proclame le droit de tout socialiste d'espérer en une meilleure Internationale — « avec ou sans changement de numéro ». — Cette ironie un peu déplacée sur le « numéro » (entièrement — hélas — dans l'esprit des philistins du S.A.P.) représente une erreur politique du même type que l'ironie sur l'« étiquette ». Politiquement la question se pose ainsi : le prolétariat mondial peut-il arriver à lutter avec succès contre la guerre, le fascisme, le capitalisme sous la direction des réformistes ou des staliniens (c'est-à-dire de la diplomatie soviétique) ? Nous répondons : il ne le peut pas. La Seconde et la Troisième Internationale se sont épousées et sont devenues des obstacles sur la voie révolutionnaire. Les « réformer » est impossible, car toute la composition de leur direction est radicalement hostile aux tâches et aux méthodes de la révolution prolétarienne. Celui qui n'a pas compris jusqu'au bout l'effondrement des deux Internationales, celui-là ne peut pas ne pas lever le drapeau de la nouvelle Internationale. « Avec ou sans changement de numéro ? » Cette phrase est privée de sens. Ce n'est pas par hasard que les trois anciennes Internationales se sont trouvées numérotées. Chaque « numéro » signifie une époque déterminée, un programme et des méthodes d'action. La nouvelle Internationale doit être non pas la somme de deux cadavres, comme le rêve le vieux social-patriote Zyromski, surpris dans sa reconnaissance inattendue de la « défense de l'U.R.S.S. », mais la « négation » vivante de ces cadavres et en même temps la « continuation » du travail historique accompli par les Internationales précédentes. En d'autres termes : il s'agit de la Quatrième Internationale. Le « numéro » signifie ici une perspective et un programme déterminés, c'est-à-dire un « drapeau ». Que les philistins ironisent là-dessus. Il ne faut pas les laisser.

L'aversion pour les « étiquettes » et les numéros en politique est aussi dangereuse que l'aversion pour les définitions précises en science. Dans un cas comme dans l'autre nous avons devant nous un symptôme infâme de manque de clarté dans les idées elles-mêmes. invoquer les « masses » ne sert dans de tels cas qu'à couvrir ses propres hésitations. L'ouvrier qui croit encore à Vandervelde ou à Staline, sans doute, sera adversaire de la Quatrième Internationale. L'ouvrier qui a compris que la Seconde et la Troisième Internationale sont mortes pour la cause de la révolution se mettra immédiatement sous notre drapeau. C'est précisément pourquoi il est criminel de cacher ce drapeau sous la table.

**

Pivert se trompe quand il pense que le bolchévisme est incompatible avec l'existence des fractions. Le principe de l'organisation bolchévik est le « centralisme démocratique, assuré par une complète liberté de critique et de groupement comme par une discipline de fer dans l'action. L'histoire de Parti bolchévik est en même temps l'histoire de la lutte interne des idées, des groupements et des fractions. Certes, au printemps 1920, au moment d'une terrible crise, de la famine, du froid, d'un mécontentement aigu des masses, le 10^e Congrès du Parti bolchévik, qui comptait en ce temps 17 années d'existence, interdit les fractions, mais cette mesure fut jugée exceptionnelle, temporaire et aboutit rapidement à la mort virtuelle du Parti. La Quatrième Internationale, bien entendu, ne souffrira pas dans ses rangs de « monolithisme » mécanique. Au contraire, une de ses plus importantes tâches est de régénérer à un niveau historique plus élevé la « démocratie révolutionnaire de l'avant-garde prolétarienne ». Les bolchéviks-léninistes se considèrent comme une fraction de l'Internationale qui se bâtit. Ils sont complètement prêts à travailler la main dans la main avec les autres fractions véritablement révolutionnaires. Mais ils refusent catégoriquement d'adapter leur politique à la psychologie des cliques opportunistes et à renoncer à leur propre drapeau.

L. TROTSKY.

Non, sous aucun prétexte, même le prétexte d'agression, par conséquent, le Parti ne doit se prêter à propager l'acceptation à quitter la II^e Internationale ? Est-ce qu'on croit que la discipline formelle et les exclusions peuvent ajouter du lustre au prestige de la II^e Internationale ? Ou empêcher les travailleurs de vouloir l'Unité totale ? Je suis moi aussi membre de la II^e Internationale sur le papier, mais personne ne m'empêche de penser qu'elle n'a plus d'existence véritable... et de le dire. Et je ne suis pas le seul à penser cela. Va-t-on m'exclure ?

Le dénigrement systématique, c'est la critique du point de vue de ceux qui trouvent que tout va bien. Ici, il faut que vous trouviez une position claire. Droit de critique intérieure. Droit de libre recherche des meilleures solutions aux problèmes posés par les événements et que les congrès du Parti n'ont pas tous prévus, encore moins résolus. Tout cela, dans le domaine propre à notre activité des Jeunesse, avec le souci de conquérir au socialisme la jeune génération, vous devez le revendiquer fièrement. Ce que vous devez ajouter, c'est que vous n'avez jamais eu l'intention d'avoir une autre politique que le Parti, dans les questions essentielles ; cela n'est pas possible (et pourtant les J.G.S. belges ont obtenu cent fois plus de liberté que vous à ce sujet). Mais certaines questions sont encore débattues devant le Parti... et qui tarde à se prononcer, la lutte contre la guerre par exemple. Nous revendiquons alors le droit de les examiner comme « usager » pourraient-on dire, et de faire connaître notre position. Si c'est là le grief essentiel qui vous est adressé, alors je reproche aux rédacteurs de la motion d'exclusion leur manque de courage. Si les jeunes défendent exactement la position de Blum ou de Zyromski, sur le problème de la défense nationale, c'est-à-dire si les jeunes, sans alliaire dire « en cas d'agression par Hitler, nous mettrons le sac au dos », est-ce qu'on les exclurait ? Non, n'est-ce pas ? Oui, j'affirme que cette position n'est pas conforme aux décisions régulières du congrès de Tours, que je connais bien, et que Lagorette n'a pas oublié, sans doute.

Marceau PIVERT.

POUR LA QUATRIÈME INTERNATIONALE

L'arrivée de Hitler au pouvoir, sans la moindre résistance de la part des deux « puissants » partis ouvriers, dont l'un s'appuyait d'ailleurs sur l'U.R.S.S., a définitivement dévoilé la pourriture intérieure de la II^e et de la III^e Internationales. En août 1933, quatre organisations (Ligue des Communistes-internationalistes, Parti Socialiste Révolutionnaire de Hollande, Parti Socialiste Indépendant de Hollande, Parti Socialiste Ouvrier d'Allemagne) formulèrent pour la première fois dans un document programmatique la nouvelle tâche historique : créer la IV^e Internationale. Les événements, qui se sont écoutés depuis lors, ont irréfutablement confirmé qu'il n'y a pas d'autre voie.

La Seconde Internationale a conduit le prolétariat de catastrophe en catastrophe

L'écrasement du prolétariat autrichien a montré que pour vaincre il ne suffit pas d'appeler au dernier moment, lorsque le parti est acculé dans une impasse, les masses désorientées et accablées par l'opportunisme à l'insurrection. Il faut préparer systématiquement la victoire par une politique révolutionnaire dans tous les domaines du mouvement ouvrier.

La même leçon découlle inmanquablement de l'écrasement du prolétariat espagnol. Il est impossible en aucune condition, et d'autant plus pendant une révolution, de tourner le dos aux travailleurs pour faire bloc avec la bourgeoisie. Il est impossible d'attendre et de réclamer des masses trompées et déçues qu'elles prennent les armes à l'appel d'un parti en qui elles ont perdu confiance. La révolution prolétarienne ne peut pas s'improviser sur l'ordre d'une direction banquettante. Il faut préparer la révolution par une lutte de classe incessante et implacable, qui conquiert pour la direction la confiance indéfendable du parti, qui soude l'avant-garde à toute la classe et fasse du prolétariat le chef de tous les exploités de la ville et du village.

Après l'écroulement ignominieux de la principale section du réformisme, la social-démocratie allemande, pourrie de part en part, en Autriche et en Espagne c'est l'« alle gauche » de la Seconde Internationale qui fit faillite. Mais ces leçons terribles passent sans laisser de traces : les cadres dirigeants du réformisme dans les partis et dans les syndicats sont dégénérés jusque dans la moelle des os, liés à la bourgeoisie par des intérêts matériels et des conceptions patriotiques et absolument incapables de se mettre sur la voie de la lutte de classe.

Les partis de la Seconde Internationale s'accordent fort bien de ce que leur président belge, au premier signe du capital financier, s'est joint aux affaristes catholiques et libéraux pour sauver les banques sur le dos des masses travailleuses. Vandervelde fut suivi par le critique prétentieux de Marx, le créateur du « Plan », de Man ; le centriste de « gauche » Spaak n'a pas tardé à trahir l'opposition socialiste pour une livrée de ministre.

Le parti Socialiste français malgré les leçons et les avertissements, continue à s'accrocher en vain à la bourgeoisie « république » et met plus d'espoir dans l'amitié avec les radicaux que dans la force révolutionnaire du prolétariat. En Hollande, en Scandinavie, en Suisse, dans tous les pays, dans toutes les parties du monde, la social-démocratie, malgré la putréfaction du capitalisme, continue à rester l'agent de la bourgeoisie dans la classe ouvrière et révèle son incapacité totale à mobiliser les masses même pour sa propre défense contre le fascisme.

Si les succès électoraux du Labour Party l'amènent de nouveau au pouvoir, le résultat sera pas la transformation socialiste de la Grande-Bretagne, mais le rassemblement de la réaction impérialiste, c'est-à-dire une époque de guerre civile, en face de laquelle la direction du Labour Party révélera inévitablement sa carence complète. Les crétins parlementaires et trade-unionistes devront se convaincre que la menace de fascisme n'est pas moins réelle en Angleterre que sur le continent.

Le développement impétueux de la crise aux Etats-Unis, la chaîne ininterrompue de grandes luttes grévistes et l'organisation de la classe ouvrière des U.S.A., en exploitant les possibilités données par la démagogie du « plan » de Roosevelt, trouvent sur leur chemin dans le mouvement ouvrier des forces profondément conservatrices et bourgeoises. Quant au parti staliniste, il est lié par les déclarations solennelles de Litvinoff qui, en récompense de la reconnaissance de l'U.R.S.S. par l'impérialisme yankee, reniait publiquement les communistes américains. Il est corrompu par une dizaine d'années de politicienne sans principes et par des expériences avec des partis qui, ni par leurs compositions, ni par leurs programmes ne devraient être des partis prolétariens (Parti paysan et ouvrier), et il se borne, selon les ordres de Moscou, au rôle d'un mouvement d'intellectuels d'allure radicale qui ne veut agir, aux Etats-Unis aussi, que comme auxiliaire de la diplomatie staliniste. Mais la crise profonde du capitalisme américain réveille de larges couches d'ouvriers de ce pays de leur sommeil semi-provincial, chasse peu à peu les illusions bourgeois et petites bourgeois, pousse le prolétariat vers des actions de classe de grande envergure (grèves de Tolédo, Minneapolis, San-Francisco) et crée pour un parti révolutionnaire marxiste conscient de ses buts la possibilité de gagner une influence large et profonde sur le développement et le rassemblement de la classe

Lettre ouverte à toutes les organisations et groupements révolutionnaires prolétariens

ouvrière américaine. C'est pourquoi le rôle historique qui incombe à la IV^e Internationale et à sa section américaine, non seulement dans les deux continents américains, mais encore à l'échelle mondiale, est particulièrement important, tout comme l'ébranlement de l'impérialisme américain est d'une importance extrême pour le prolétariat mondial.

La Troisième Internationale est morte pour la révolution sociale

Pendant ce temps, la III^e Internationale n'a fait que ruiner les derniers restes d'influence et d'autorité qu'elle avait acquises dans les cinq premières années de son existence. En Autriche et en Espagne, l'Internationale Communiste, malgré des conditions exceptionnellement favorables, non seulement s'est trouvée incapable de créer une organisation tant soit peu influente, mais a systématiquement compromis aux yeux des ouvriers l'idée même du parti révolutionnaire. Le référendum de la Sarre a montré que le prolétariat a perdu toute confiance non seulement dans la social-démocratie, mais aussi dans le Parti Communiste, qui a capitulé sous l'honneur devant Hitler. En Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Scandinavie, dans les deux Amériques et en Orient les sections de l'Internationale Communiste, accablées par douze années de politique néfaste, ne sont pas capables de sortir du néant.

Certes, après la catastrophe allemande, l'Internationale Communiste a substitué à la politique aventuriste de la « troisième période » la politique capitalarde du front unique à tout prix. Pourtant l'expérience de la France, où le nouveau tourant a pris le développement le plus étendu, montre que dans toutes ses contradictions et ses zig-zags l'Internationale Communiste fait tout pour rester le frein de la révolution prolétarienne. En repoussant la création de la milice ouvrière en face du danger fasciste immédiat et en remplaçant la lutte pour le pouvoir par un programme de revendications partielles et par le soutien parlementaire, l'Internationale Communiste devient la pépinière des pires illusions du réformisme et du pacifisme, soutient en fait l'aile droite du Parti Socialiste contre la gauche, démolit l'avant-garde prolétarienne et fraie la voie à un coup d'Etat fasciste.

Enfin, la souche de l'Internationale Communiste, le Parti Communiste de l'U.R.S.S., a été définitivement écrasée dans ces dernières années par une bureaucratie incontrôlée, qui a transformé la dictature du prolétariat en l'absolutisme conservateur de Staline. A l'aide de poursuites, de falsifications, d'amalgame et de répressions sanglantes, la clique dirigeante s'efforce d'étoffer dans l'œuf toute manifestation de la pensée marxiste. Nulle part au monde le véritable leninisme n'est persécuté avec une rigueur aussi brutale qu'en U.R.S.S.

La dernière pirouette opportuniste de l'Internationale Communiste est étroitement liée au tourant de la politique extérieure des Soviets vers la Société des Nations et l'alliance militaire avec l'impérialisme français. La bureaucratie dirigeante de l'U.R.S.S. est définitivement arrivée à la conclusion que l'Internationale Communiste est incapable d'apporter la moindre aide dans la lutte contre le danger de guerre et qu'en même temps elle gêne le travail de la diplomatie soviétique. La dépendance humiliante, véritablement servile de l'Internationale Communiste vis-à-vis des sommets soviétiques apparaît vis-à-vis des revendications soviétiques en ce qui concerne la toute récente déclaration de Staline, approuvant la défense nationale de l'impérialisme français.

C'est par l'intermédiaire d'un ministre impérialiste que le chef de l'Internationale Communiste s'est prononcé, ordonnant au Parti Communiste français de conclure maintenant la trêve patriotique avec la bourgeoisie française. Ainsi la III^e Internationale, qui n'a pas tenu de congrès depuis presque sept années, se trouve officiellement passée de la position internationaliste sur celle du social-patriotisme le plus plat et le plus servile.

Que le 7^e Congrès, sans cesse renvoyé, se tienne ou non, la III^e Internationale n'en sera pas ressuscitée. La déclaration de Staline à Laval est bien son acte de décès.

**

Entre temps, les forces destructives du capitalisme impérialiste continuent leur travail infernal. La décomposition de l'économie mondiale, le chômage de dizaines de millions d'hommes, la ruine des paysans mettent impérieusement à l'ordre du jour la tâche de la révolution socialiste. Les travailleurs sont agités, irrités, cherchent une issue. La prostitution, l'écroulement, la putréfaction de la II^e et de la III^e Internationales laissent le prolétariat sans direction révolutionnaire et poussent les masses petites bourgeois dans la voie du désespoir. Les chefs banquiers tentent de rejeter la responsabilité de

la victoire du fascisme sur la « passivité » du prolétariat : ainsi la trahison politique se complète d'une calomnie.

Se débattant dans l'étau de contradictions sans issue, le capitalisme prépare un nouveau carnage des peuples. Ministres et diplomates délibèrent ouvertement pour savoir si la guerre éclatera dans un an ou dans trois ans. Tous les gouvernements, à qui mieux mieux, préparent les moyens les plus destructifs et ainsi rapprochent de tous côtés l'explosion, qui peut être incomparablement plus terrible que la guerre de 1914-18.

Les chefs des partis soi-disant ouvriers et des syndicats glorifient les avantages de la paix, bavardent sur le « désarmement », exhortent leurs gouvernements à s'entendre entre eux, sollicitent l'espoir des masses dans le travail de la Société des Nations et, en même temps, ils jurent fidélité à la cause de la domination bourgeoisie avec les guerres inévitables.

La diplomatie soviétique, sous le couvert du « Front Unique » et même de l'« Unité organique », prépare, derrière le dos des ouvriers conscients, l'Union Sacrée des sections des deux Internationales avec les bourgeois qui, à son tour, ne peut être créée que par la rupture avec les socialistes-patriotes. Se faire sur les conditions principales et les garanties de l'unité prolétarienne, c'est faire chorus avec les illusions largement répandues, c'est tromper les ouvriers et préparer de nouvelles catastrophes.

La voie, la condition du succès est de critiquer implacablement la direction centriste, de dénoncer les tentatives de recréer une Internationale 2 1/2, d'expliquer inlassablement que les tâches révolutionnaires de notre époque condamnent par avance les unifications hybrides et confuses à une faillite honteuse.

Le mot d'ordre de l'« unité » de toutes les organisations ouvrières, indépendamment de leur programme et de leur tactique, est actuellement propagé avec zèle par les centristes et est savamment exploité par les réformistes les plus perspicaces qui craignent avec raison d'être jetés par-dessus bord. Les centristes substituent souvent à l'idée de la nouvelle Internationale l'idée de la fusion des deux Internationales anciennes. En fait, l'unité avec les réformistes et les socialistes-patriotes, de formation social-démocrate ou staliniste, signifie en fin de compte l'unité avec la bourgeoisie nationale et, par conséquent, la scission inévitable du prolétariat mondial et par suite aussi national, surtout en cas de guerre. La véritable unité de l'Internationale et de ses sections nationales ne peut être assurée que sur une base révolutionnaire marxiste qui, à son tour, ne peut être créée que par la rupture avec les socialistes-patriotes. Se faire sur les conditions principales et les garanties de l'unité prolétarienne, c'est faire chorus avec les illusions largement répandues, c'est tromper les ouvriers et préparer de nouvelles catastrophes.

A une nouvelle époque il faut une nouvelle Internationale

La trahison par la bureaucratie soviétique de la cause de la révolution internationale a rejeté le prolétariat mondial loin en arrière. Les difficultés qui se posent devant l'avant-garde révolutionnaire sont incroyables. Et malgré tout sa situation est actuellement incomparablement plus favorable qu'à la veille de la dernière guerre. Alors le capitalisme semblait puissant, presque inébranlable. La chute de l'Internationale dans le patriotisme fut tout à fait inattendue, même pour Lénine. Les éléments révolutionnaires se trouvèrent pris à l'improviste. La 1^e conférence internationale — très peu nombreuse et dans sa majorité indécise — se tint seulement un peu plus d'un an après le début de la guerre. La formation des cadres allait lentement. La possibilité de la révolution prolétarienne était écartée même par la majorité des « zimmerwaldiens ». C'est seulement la victoire d'Octobre en Russie, après quarante mois de guerre, qui changea la situation des choses en donnant une puissante impulsion à la formation de la III^e Internationale.

Actuellement, la faiblesse et la pourriture internes du capitalisme sont si évidentes qu'elles constituent même le thème principal de la démagogie fasciste. Dans la formidable crise des Etats-Unis, dans un chômage non moins formidable, dans l'aventurisme économique de Roosevelt, dans l'essor de la lutte de grève, dans la fermentation à l'intérieur de toutes les organisations ouvrières sont pour la première fois incluses les conditions pour un développement puissant du mouvement révolutionnaire en Amérique du Nord. L'exemple de la première révolution prolétarienne victorieuse vit dans la mémoire des masses. L'expérience des grands événements des vingt dernières années s'est gravée dans la conscience des meilleurs combattants. Des organisations ou, au moins, des groupes véritablement révolutionnaires existent dans tous les pays. Ils sont liés entre eux par l'idéologie, partiellement aussi par l'organisation. Dès maintenant ils présentent une force incomparablement plus influente, plus homogène, mieux trempée que la « gauche de Zimmerwald » qui prit sur elle à l'automne de 1915 l'initiative de préparer la III^e Internationale.

A l'intérieur des partis et des syndicats réformistes apparaissent et se renforcent des groupements oppositionnels. Certains d'entre eux prennent le caractère d'organisations indépendantes. Dans les sections de l'Internationale Communiste, l'opposition, par suite d'un régime de bagne, a un caractère plus sourd et plus caché, mais elle se développe là aussi. Même en U.R.S.S. la nécessité d'épuisements et de répressions toujours nouvelles témoigne du fait que la bureaucratie n'arrive pas à déraciner l'esprit de critique marxiste qui lui est odieux.

**

La véritable unité ne peut être assurée que sur une base révolutionnaire

Les dispositions et les tendances oppositionnelles ont actuellement un caractère éminemment centriste, c'est-à-dire intermédiaire entre le social-patriotisme et la révolution. Dans les conditions de l'écroulement et de la décomposition des organisations de masse traditionnelles, le centrisme représente dans beaucoup de cas un stade transitionnel inévitable, même pour les groupements ouvriers progressifs. Des marxistes doivent savoir aborder tous les courants pour accéder par l'exemple et la propagande leur passage sur la voie révolutionnaire. Dans cette

maison de Tous de l'Europe capitaliste, il faut opposer le programme des Etats-Unis socialistes d'Europe, comme étape vers les Etats-Unis du Monde.

Les marxistes rejettent implacablement les mots d'ordre pacifistes de « désarmement », « d'arbitrage », « d'accord des peuples » (c'est-à-dire des gouvernements capitalistes), etc., comme un opium qui sert à tromper les masses populaires. Les combinaisons des organisations ouvrières avec les pacifistes petits-bourgeois (comité Amsterdam-Pleyel et autres entreprises semblables) rendent le meilleur service à l'impérialisme, en détournant l'attention de la classe ouvrière de la réalité avec ses âpres luttes pour la porter vers des parades impuissantes.

La lutte contre la guerre et l'impérialisme ne peut être l'affaire de quelques « comités spéciaux ». La lutte contre la guerre, c'est la préparation de la révolution, c'est-à-dire l'affaire des partis ouvriers et de l'Internationale. Les marxistes posent cette tâche devant l'avant-garde prolétarienne sans la masquer. Au mot d'ordre débilitating de « désarmement » ils opposent les mots d'ordre de la conquête de l'armée et de l'armement ouvrier. C'est ici que passe une des plus importantes lignes de démarcation entre le marxisme et le centrisme. Celui qui n'ose pas nommer à haute voix les tâches révolutionnaires, celui-là n'aura jamais le courage de les résoudre.

La Quatrième Internationale se dresse sur les épaules de ses devancières

Dans l'année et demie qui s'est écoulée depuis la publication du premier programme de la IV^e Internationale, la lutte pour ses principes et ses idées n'a pas cessé un seul jour : le nombre de sections et groupes révolutionnaires nationaux s'est accru ; certains d'entre eux ont étendu leurs rangs et leur influence, d'autres ont atteint une plus grande homogénéité et une plus grande cohésion, des organisations proches se sont unifiées (Hollande, Etats-Unis) ; un certain nombre de documents programmatiques et tactiques ont été élaborés. Tout ce travail ira, sans aucun doute, beaucoup mieux, quand il sera accordé et unifié à l'échelle mondiale sous le drapeau de la IV^e Internationale. Le danger de guerre qui s'avance ne permet pas de repousser ces tâches d'un seul jour.

Il faut construire sur de nouvelles bases de nouveaux partis et une nouvelle Internationale : celle est la clé pour résoudre toutes les autres tâches. A quel rythme et à quel décalé s'accomplira la nouvelle édification révolutionnaire, cela dépend, bien entendu, de la marche générale de la lutte des classes, des victoires et des défaites futures du propriétaire. Mais les marxistes ne sont pas des fatalistes. Ils ne rejettent pas sur le « processus historique » les tâches que le processus historique leur donne à eux-mêmes. L'initiative d'une minorité consciente, un programme scientifique, une agitation hardie et inlassable, au nom de buts clairement formulés, une critique impitoyable de toute ambiguïté, tel est l'un des plus importants facteurs de la victoire du prolétariat. Sans révolution socialiste est inconcevable.

Les conditions sont dures, les obstacles sont grands, les tâches grandioses ; mais il n'y a aucune raison d'être pessimiste, de perdre courage. Malgré toutes les défaites du prolétariat, la situation de l'ennemi de classe reste sans espoir. Le capitalisme est condamné. C'est seulement dans la révolution socialiste qu'est le salut de l'humanité.

La succession même des Internationales a sa logique interne qui coïncide avec la montée historique du prolétariat. La 1^e Internationale lance le programme scientifique de la révolution prolétarienne, mais tombe victime de l'absence d'une base de masse. La 2^e Internationale fit sortir des ténèbres, éduqua et rassembla des millions d'ouvriers, mais à l'heure décisive se trouva trahi par la bureaucratie parlementaire et syndicale, détruite par le capitalisme florissant. La 3^e Internationale donna pour la première fois l'exemple d'une révolution prolétarienne victorieuse, mais se trouva broyée entre la bureaucratie de l'Etat soviétique et la bureaucratie réformiste de l'Occident. A présent, dans les conditions de l'écroulement capitaliste définitif, la IV^e Internationale, montant sur les épaules de ses devancières, riche de l'expérience de leurs défaites, rassemblera les travailleurs de l'Occident et de l'Orient pour l'offensive victorieuse contre la forteresse du capital mondial.

PROLETAIRES DE TOUTES LES PAYS, UNISSEZ-VOUS !

Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire (Hollande).

Parti Ouvrier des Etats-Unis.

Groupe Bolchévik-léniniste de la S.F.I.O. (France).

Secrétariat International de la Ligue des Communistes - Internationalistes (Bolchéviks-léninistes).

Le Gérant : Maria CRAIPEAU

Imp. du Commerce et des Postes
12 Rue Notre-Dame-de-Nazareth
PARIS